

Le mouvement perpétuel (1920-1924)

**UN AIR EMBAUMÉ**

Les fruits à la saveur de sable  
Les oiseaux qui n'ont pas de nom  
Les chevaux peints comme un pennon  
Et l'Amour nu mais incassable

Soumis à l'unique canon  
De cet esprit changeant qui sable  
Aux quinquets d'un temps haissable  
Le champagne clair du canon

Chantent deux mots Panégyrique  
Du beau ravisseur de secrets  
Que répète l'écho lyrique

Sur la tombe Mille regrets  
Où dort dans un tuf mercenaire  
Mon sade Orphée Apollinaire

**SAMEDIS**

Valeur à lot orage. Au bord de l'eau les usines et les sentiments. Noce dans l'herbe, dents de lion pauvres rires des fins de journée, pierres à ricochets châteaux en Espagne: encore une toilette perdue à cause du vert des arbres.

Un regard ou la caresse du vent en redingote, escarpins du printemps, farandole des calembours et des charades; puis sous la poussière cycliste les tapisseries au retour comme des folles à grelots dans la crépuscule, parmi les nuages avenir et pardon, sans l'ombre d'une éclaircie vers les régions lunaires et les fraîches prairies des soupirs.

**PERSIENNES**

Persienne Persienne Persienne

Persienne persienne persienne  
persienne persienne persienne persienne  
persienne persienne persienne persienne  
persienne persienne

Persienne Persienne Persienne

Persienne?

**SUICIDE**

A b c d e f  
g h i j k l  
m n o p q r  
s t u v w  
x y z

**AIR DU TEMPS**

Nuage  
Un cheval blanc s'élève  
et c'est l'auberge à l'aube où s'éveillera le premier venu  
Vas-tu traîner toute la vie au milieu du monde  
A demi-mort  
A demi-endormi  
Est-ce que tu n'as pas assez des lieux communs  
Les gens te regardent sans rire  
Ils ont des yeux de verre  
Tu passes Tu perds ton temps  
Tu passes  
Tu comptes jusqu'à cent et tu triches pour tuer dix secondes encore  
Tu étends le bras brusquement pour mourir  
N'aie pas peur  
Un jour ou l'autre  
Il n'y aura plus qu'un jour et puis un jour  
Et puis ça y est  
Plus besoin de voir les hommes ni ces bêtes à bon Dieu qu'ils

caressent de temps en temps

Plus besoin de parler tout seul la nuit pour ne pas entendre la

plainte de la cheminée

Plus besoin de soulever mes paupières  
Ni de lancer mon sang comme un disque  
ni de respirer malgré moi

Pourtant je ne désire pas mourir

La cloche de mon coeur chante à voix basse un espoir très ancien

Cette musique Je sais bien Mais les paroles

Que disaient au juste les paroles

Imbécile

## CHANSON DU PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE

L'arbre amoureux d'une servante  
Chantait au passant ce refrain

Lierres calmez l'épouvante  
De celle que voilà

Mes bras d'écorce mes bras d'oiseaux  
Éteignez l'air qu'elle respire

Ses deux jambes sont des ciseaux  
Le vent s'y coupe

Dans la cuisine un navire  
Entre le soir

Et c'est le soleil qui chavire  
Sur sa peau

Les mains rouges les mains saignantes  
Les mains de qui

Mains du soleil mains fainéantes  
S'envoleront

Une force pousse vers l'eau  
Les arbres

Elle a cueilli le mélilot  
Jusqu'à mon ombre

## LA PHILOSOPHIE SANS LE SAVOIR

Sacrifions les boeufs sur les arbres  
Les corps des femmes dans les champs  
Sont de jolis pommiers touchants  
Blanc blanc blanc  
Sang et neige par ma queue et par ma barbe  
Sacrifions les taureaux sur les arbres

II

Sacré casseur de pierres  
Sacré casseur de pierres  
Sacré casseur de pierres

*En chœur*

Sacré casseur de piai-AI-res  
Sacré casseurs de coeurs

*Solo*

Sur ton chemin j'ai mis le pied

## LA ROUTE DE LA RÉVOLTE

*à André Breton*

Ni les couteaux ni la salière  
Ni les couchants ni le matin  
Ni la famille familière  
Ni j'accepte soldat ni Dieu  
Ni le soleil attendre ou vivre  
Les larmes danseuses du rire  
N-I ni tout est fini

Mais *Si* qui ressemble au désir  
Son frère le regard le vin  
Mais le cristal des roches d'aube  
Mais MOI le ciel le diamant  
Mais le baiser la nuit où sombre  
*Mais* sous ses robes de scrupule  
M-É mé tout est aimé

## ARRIÈRE PENSÉE

Arrière  
Pensée

Écritures automatiques (1919-1920)

**L'INSTITUTRICE**

On cherche vainement à se souvenir des visages nus des enfants de l'école, ils ont passé comme les calendriers d'auberge où les faneuses ont des gestes éternels et plus incompréhensibles que les ondulations stupides des dentelles du vide-poche On apprend plus volontiers l'algèbre noire des plumiers qui regardent avec une méchanceté contenue les jambes rouges des filles et les cheveux embroussaillés des gamins plus tendres que les bancs ou les lunettes de la femme Je veux parler de cette machine à battre le blé qui frappe dans ses mains suivant les attitudes de l'horloge pensive et muette et qui distribue au dessus des têtes les instants dorés de la paresse échappés par miracle à la grande roue des punitions

*Juillet 1919, Café La Source, boulevard Saint-Germain.*